

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE



- Les 90 ans du BSC Rugby
- Léon Contie
- Un matelot blagnacais en Amérique
- Le Transall

Équipe 1927-1928

Capture à Blagnac d'un soldat allemand en 1943

Ce récit a été écrit en 1981 par le Docteur Léon Contie pour figurer à l'exposition sur la Résistance organisée par Monique Kermel.

1943 : En ce début d'année, la zone dite « libre » est occupée depuis le 11 novembre 1942. Les jeunes sont désignés pour le départ en Allemagne au titre du « Service du Travail Obligatoire » (S.T.O.). Certains n'acceptent pas. Ils vont se réfugier dans les maquis dont le nombre s'accroît, et qui s'organisent. Rares sont les prisonniers de guerre qui sont rentrés. La Gestapo, la police de Vichy et la milice sont de plus en plus dangereuses. Les personnes de plus en plus nombreuses qui n'acceptent pas la défaite, l'Occupation, le régime nazi et ses collaborateurs de Vichy sont traitées de « terroristes » et traquées.

Cependant, la population dans son ensemble écoute la radio de Londres qui est brouillée. Les voitures à essence ne sont pas encore interdites, mais très peu de tickets sont distribués pour l'essence : 20 litres par mois pour un médecin. Les camions roulent munis d'un gazogène à bois ou à charbon. Pas de chaînes ni de rayons pour les bicyclettes. Pas de pneumatiques d'aucune sorte. Pas de chaussures. Pas de vêtements. Peu de médicaments. On manque de tout. On a froid. On a faim surtout en ville. L'Occupant par contre, n'est privé de rien. Il pille, particulièrement les biens des Juifs qu'il arrête et envoie avec les « terroristes » en déportation dans les camps de la mort. Le marché noir fait profiter certains de la misère des autres. Quelques résistants en nombre croissant, Français, Espagnols, Allemands, Belges, Polonais, Russes... sans distinction de nationalité, de race, d'opinion politique ou religieuse, sont dans les maquis encore mal armés, mal ravitaillés, mal habillés, mal chaussés, mais courageusement aidés par la population des campagnes. D'autres résistants sont restés à leurs postes où ils sont très utiles en particulier pour le renseignement et le sabotage dans les administrations (S.N.C.F., P.T.T., Police, Gendarmerie...) qui sont occupées par les Allemands

de même que les usines, les aérodromes et même beaucoup de maisons particulières d'habitation.

C'est dans cet environnement que vivent à peine 2 000 Blagnacais. Beaucoup de maraîchers, quelques blanchisseurs. Le village n'a pas subi les bombardements des avions alliés. C'est plus tard qu'un avion tombera sur l'église. L'aérodrome, occupé par les Allemands, est utilisé uniquement par leurs avions militaires. Autour beaucoup de bombes de gros calibres sont entreposées. Il existe un Atelier Industriel de l'Air (A.I.A.) avec entrée située au même endroit que celle qui permet aujourd'hui de pénétrer dans l'usine « Aérospatiale » de Blagnac.

C'est à 300 mètres de cette entrée et à 50 mètres environ de la maison de M. Antonin Garric que fut capturé un soldat allemand en uniforme, en ce début de l'année 1943, aux environs de minuit : ce soir-là, je m'étais rendu avec mon automobile chez monsieur Garric pour une petite réparation qu'il effectua. Ayant réussi à se procurer du pain, du vin et des haricots secs, il m'invita à un repas du soir inespéré auquel assistaient Madame Béziat, pharmacienne à Blagnac et son mari. Cela se passait au premier étage, on y accédait par un escalier extérieur. Mon véhicule, contenant mon manteau et ma sacoche, stationnait dans la cour.

Le grand portail donnant sur la route était fermé. Après le repas, au cours d'une partie de cartes, Mme Béziat s'écria soudain : « On vole votre voiture ». M. Garric se précipita avec une lampe électrique, prit au passage au bas de l'escalier un morceau d'un très gros tuyau de plomb. Il cria : « C'est vrai, venez vite ». Ma voiture, vide, était renversée dans le fossé bordant la route. Nuit très sombre. J'ai pris la lampe électrique de M. Garric et j'ai inspecté le fossé en direction

de l'A.I.A. Tout à coup, j'y ai découvert, allongé, un soldat allemand en uniforme de la Wehrmacht. Instinctivement, je l'ai ébloui avec la lampe. « Keine Waffe » (pas d'arme), cria-t-il. J'ai répondu : « Hoch Hande, Schnell ! » (Haut les mains, vite). Ébloui, ahuri, peut-être un peu éméché, l'Allemand fut amené chez M. Garric avec rigueur mais sans brutalité. M. Béziat est alors parti demander aide au poste de garde de l'A.I.A. pour remettre ma voiture sur la route. Plusieurs dizaine de minutes après, je suis allé au poste de garde. M. Béziat discutait toujours et me dit : « Ils ne veulent rien savoir ». C'est alors qu'un gardien français qui m'avait reconnu, M. Baute, voulut m'être agréable et me conduisit à l'intérieur de l'A.I.A., presque de force, dans une chambrée d'Allemands. Un lieutenant de la Wehrmacht arriva : explication courtoise en langue allemande, ordre fut donné à une patrouille de m'accompagner sous le commandement d'un sous-officier.

Arrivée très rapide chez M. Garric, homme très robuste, que nous vîmes repoussant vigoureusement avec son gourdin notre prisonnier qui voulait s'évader par le portail grand ouvert. À cette vue, je me suis senti en mauvaise posture : depuis novembre 1942, à l'insu de mon entourage, j'appartenais à un groupe de résistance, sous les ordres de Louis Bugnard, professeur à la faculté de médecine. J'avais eu deux fois des démêlés avec la police de Vichy. Tout récemment, un officier de police judiciaire sympathisant m'avait tiré d'une affaire dangereuse à l'occasion de l'arrestation, le 6 février 1943, de Marcel Langer, chef Inter Régional des Francs Tireurs Partisans Français (F.T.P.F.), qui fut exécuté par la suite et à qui j'avais délivré un certificat d'arrêt de travail deux jours avant sa capture par la police de Vichy.

À l'arrivée de la patrouille, le soldat allemand chercha à se cacher dans la cour. Une sommation du chef, une mise en joue et il se rendit immédiatement. Il devint alors mauvais et raconta des mensonges. Il ne présentait aucune trace de coups. La connaissance de la langue allemande me permit de rétablir la vérité.

Après discussion, les hommes de la patrouille remirent ma voiture sur la route et repartirent avec notre prisonnier.

Il était deux heures du matin... L'affaire s'arrêta là pour nous.

